

Octavien Ngenzi : « Je ne crains personne.
Mes mains sont trop claires, je n'ai jamais sali
depuis ma naissance »

Éric Monier

France 2, 26 mai 1994

**Transcription du reportage « Fuir pour vivre », diffusé sur
France 2 le 26 mai 1994 dans l'émission « Envoyé spécial ».**

[Un enfant blessé et traumatisé [il s'exprime en kinyarwanda mais ses propos sont traduits] : "Dans notre fuite, on a rencontré la milice. Ils nous ont enfermé dans une maison et ils ont commencé à tirer".

Le journaliste Éric Monier : "Avec des fusils?"

L'enfant : "Oui".

Éric Monier : "Il y a beaucoup de gens qui ont été blessés comme toi?"

L'enfant : "Non, tout le monde a été tué".

Une petite fille, blessée au bras et à la tête [elle s'exprime en kinyarwanda mais ses propos sont traduits] : "On s'était réfugiés dans une église. Et puis ils sont venus. Ils ont pris des pierres et ils ont commencé à tout casser. Ils ont lancé des grenades aussi. D'un côté j'ai reçu une pierre [elle montre une partie de son crâne] et là ils m'ont tapé dessus [elle montre une autre partie de son crâne]".

Éric Monier : "Pourquoi ils t'en voulaient? Pourquoi ils s'en prenaient aux enfants?"

La jeune fille : "Ils voulaient exterminer tous les Tutsi".]

[Gros plans sur des scènes de massacre devant l'église de Rukara, dans une bananeraie et dans une maison; le plan suivant montre une caisse de munitions et divers objets éparpillés au milieu d'une route; une incrustation "FUIR POUR VIVRE" s'affiche en gros caractères en plein écran]

[Éric Monier :] Eux, ils sont presque tous hutu [on voit un groupe de réfugiés au bord de la rivière Kagera]. Ils fuient à tort ou à raison devant

les troupes du Front patriotique rwandais, les rebelles tutsi descendus de la montagne pour mettre un terme au massacre des leurs [on voit des réfugiés quitter la rive à bord de pirogues].

Combien sont-ils chaque jour à passer la rivière Kagera, cette rivière qui marque la frontière entre Rwanda et Tanzanie? Nul ne le sait vraiment. Mais on estime à plus de 1 000 par jour ceux qui empruntent ce point de passage-là. Une table, des chaises : mobilier dérisoire pour fuite précipitée [on voit des réfugiés s'entasser dans une pirogue avec leurs effets personnels]. Pour d'autres, ce sont quelques têtes de bétail que l'on pousse devant soit. De quoi, croit-on, s'en sortir, échapper à la misère, mais pour combien de temps?

À ceux qui franchissent ce jour-là la rivière, on a parlé vaguement d'un camp de réfugiés. Mais ils ignorent ce qui les attend. L'important pour eux c'est de fuir. Fuir l'horreur des exécutions sommaires, l'enfer sur terre [on voit toujours des réfugiés traverser la rivière dans des pirogues].

[Une réfugiée qui s'apprête à embarquer à bord d'une pirogue : "Mais aidez-moi!"]

Éric Monier : "Dites-nous, pourquoi vous n'êtes pas passée avant?"

La femme : "Attendez, j'ai plein de choses avec moi et je dois aussi m'occuper des enfants [elle porte une natte]... J'étais malade, moi et les enfants".

Éric Monier : "Comment ça se passe au Rwanda? Est-ce qu'il y a encore des morts et des blessés?"

La femme : "On n'avait encore rien vu, c'est de pire en pire... Ils massacrent les gens, les coupent en petits morceaux, leur tapent dessus avec des bêches. On leur tire dessus aussi. Hier à Nyabigega il y a eu au moins 50 morts. À Musanze ils les ont réunis dans une école, ils les ont massacrés. Vous voyez, c'est vraiment triste. C'est comme ça. J'ai plus rien à dire. Nous sommes obligés de fuir pour retrouver un peu de calme et rester en vie. Y'a beaucoup de gens qui sont déjà là" [on voit un cadavre flotter sur la rivière].

[Éric Monier :] 2 000 shilling tanzanien par famille, avec meubles et bétail, pour beaucoup toutes leurs économies. Les pêcheurs tanzaniens devenus passeurs font fortune par les temps qui courent.

[On voit des enfants marcher pieds nus dans la brousse] Leur destination, la voici : à 15 kilomètres de la rivière, Benaco, le plus grand camp de réfugiés du monde [vue générale sur le camp puis gros plans sur des familles de réfugiés]. 200, 250, 300 000 personnes peut-être. Une ville grande comme Bordeaux constituée en 72 heures [vue générale sur le camp].

Une ville oui, mais une ville démunie de tout. Sans assainissement, sans

électricité, sans eau courante, une ville montée à la hâte par les Nations unies et une dizaine d'organisations non gouvernementales [on voit des réfugiés porter des jerricans d'eau sur leur tête]. Beaucoup travaillaient déjà dans d'autres camps de la région, en Ouganda, au Kenya, ou au Rwanda justement.

Une ville de fourmis où l'essentiel du temps est passé à la quête de l'indispensable : l'eau [on voit des réfugiés au bord d'un petit lac]. Le camp n'existerait pas sans ce lac. C'est à cause de lui que ces réfugiés se sont arrêtés là plutôt qu'ailleurs. C'est grâce à lui qu'ils sont en vie. Ce lac, un cadeau du ciel, un cadeau empoisonné [gros plan sur un réfugié en train de puiser l'eau souillée du lac]. Dans ce lac au moins 200 000 personnes boivent, se lavent chaque jour. Sans compter qu'il sert aussi d'abreuvoir et de tout-à-l'égoût [on voit de nombreux réfugiés puiser l'eau du lac].

En moins d'une semaine, Médecins sans frontières a déjà installé sept pompes et six gros réservoirs de 15 000 litres chacun [on voit deux gros tuyaux partir du lac en direction des réfugiés]. Réservoirs dans lesquels l'eau est chlorée. Un minimum pour éviter le pire [on voit un humanitaire en train de brancher un tuyau]. Il s'agit maintenant d'augmenter la capacité de distribution pour pouvoir fermer l'accès au lac [on voit un autre humanitaire en train d'installer une station d'épuration d'eau].

[L'humanitaire, qui répond tout en tentant de raccorder un tuyau avec l'aide de réfugiés : "Aujourd'hui on arrive à 1,75 litre par personne seulement. Et donc y'a pas assez de flotte pour tout le monde. Tout le monde va dans le lac, et ce qui s'ensuit. Et si ça continue comme ça, ben on va s'taper une épidémie, quoi" [une incrustation "Joël Boulanger, Sanitaire - MSF France" s'affiche en bas de l'écran].

Éric Monier : "Vous avez l'impression que les gens comprennent ce que vous faites, s'impliquent [on entend un enfant appeler quelqu'un]?"

Joël Boulanger : "Ouais, ouais. Y'a une super collaboration, c'est bien, quoi..., agréable à bosser".

Éric Monier : "Il vous reste combien de temps, là, à peu près, pour arriver à..., à monter tout..., tout ça?"

Joël Boulanger : "Ben on espère que d'ici une demi-heure tout sera fini, quoi".

Éric Monier : "Ce qui veut dire que les gens n'iront plus à aller au lac, euh, pour prendre de l'eau?"

Joël Boulanger : "Ben c'est qui veut dire qu'avec ça, vu qu'y'a 200 000 personnes, on devrait arriver à peu près à..., à peine cinq litres de flotte par personne. Cinq litres qui est la norme, euh, minimale en..., en urgence. Cinq

litres de flotte c'est pas beaucoup par jour. Quand il fait chaud, quand il faut faire à bouffer, se laver et tout".

Éric Monier : "En fin de compte vous..., vous montez, euh..., des tuyaux pour éviter de monter des hôpitaux un peu plus tard, c'est ça [ricanement]?"

Joël Boulanger : "Ouais, c'est ça [sourire]".]

[Éric Monier :] Et une demi-heure plus tard, mission accomplie : l'eau chlorée coule des robinets [gros plan sur de l'eau pure qui coule d'un robinet]. Mais le problème de l'eau n'est pas résolu pour autant. Personne ne connaît la capacité réelle du lac, son niveau baisse tous les jours. Pour certains experts, dans moins d'un mois il est à sec.

[Éric Monier s'adressant à Octavien Ngenzi : "Combien y'avait de personnes dans votre commune au Rwanda?"

Octavien Ngenzi : "D'après le recensement national, nous étions autour de 47 000 personnes".

Éric Monier : "Ouais. Et ici aujourd'hui y'en a combien?"

Octavien Ngenzi : "Ici... dans le camp nous sommes autour de 3 000. On ne sait pas le sort du reste de la population".]

[Éric Monier :] Kabarondo, c'était le nom de son village. C'est aujourd'hui celui de ce petit bout de camp, de huttes en branchages et en bâches plastiques [on voit des réfugiés devant leurs abris de fortune].

Octavien Ngenzi était le bourgmestre de Kabarondo [on voit un homme en train de couper du bois]. Il en a conservé les prérogatives. C'est en effet sur les 11 bourgmestres présents dans le camp que les Nations unies s'appuient pour tenter d'organiser les choses et de venir en aide aux réfugiés qui, leur frayeur passée, cèdent maintenant au désespoir.

[Un réfugié assis sous son abri de fortune, près de son poste de radio : "Nous vivons comme des oiseaux ici, comme des animaux dans la forêt ! Moi je suis seul ici. Ma famille je ne sais pas où elle est allée".

Éric Monier : "Vous êtes seul?"

Le réfugié : "Je suis..., moi seul. Ma femme, mes enfants, je ne sais pas où ils s'est allé [sic]. Même mes pères aussi".

Éric Monier : "Vous pensez que vous pouvez tenir encore combien de temps ici, comme ça [gros plan sur une femme]?"

Le réfugié : "Combien de temps ! Nous ne savons pas, hein. Parce que..., parce que nous entendons par les radios que il y a beaucoup de..., de batailles chez nous ! Même à Kigali aussi !".]

[Reprise de l'interview du bourgmestre de Kabarondo] Octavien Ngenzi : "Il y a des gens qui n'ont même pas construit ces petites... huttes, faute du

matériel de construction.

Éric Monier : "Les gens sont en bonne santé, quand même, euh, chez vous dans votre village où ce qu'il en reste?"

Octavien Ngenzi : "Non, non. Nous venons de perdre... une dame qui venait d'accoucher et..., il y a deux jours. Elle a laissé un bébé de 24..., bah, euh, jusqu'à l'heure... que nous sommes. Euh, l'enfant vient de faire 24 heures. Alors que ses..., sa maman est décédée. Alors... y'a d'autres maladies de malnutrition aussi qui ont commencé à se faire voir. Y'a aussi des problèmes des yeux, euh..."

[Éric Monier :] Dieu seul sait comment ils ont réussi à conserver sur eux leurs couteaux de boucher [on voit des hommes découper de la viande de bétail sur une pierre]. Par mesure de sécurité les Tanzaniens ont confisqué à la frontière tous les objets ressemblant de près ou de loin à une arme [on voit un réfugié en train de redresser la pièce métallique d'un vélo à l'aide d'un marteau]. Ils se sont installés en bordure de la route qui traverse le camp de part en part. Ils travaillent pour un prix dérisoire mais ils travaillent. Autant pour gagner de l'argent que pour garder le plus longtemps possible leur dernier trésor, la dignité [on voit un réfugié en train de coiffer un autre réfugié].

[Un autre réfugié coiffeur : "C'est mon métier, je ne peux pas céder mon métier. C'est don..., euh..., c'est le métier qui va m'aider..., peut-être m'aider dans des jours qui viendra [sic]".

Éric Monier : "Vous pensez que vous allez rester ici combien de temps?"

Le réfugié : "Moi je ne sais pas..., hein. Jusqu'à ce que la guerre sera terminée.

Éric Monier : "Ça veut dire des mois ou des années?"

Le réfugié : "Oui... oui".]

[Éric Monier : "Pneumonie, dysenterie, pneumonie, pneumonie, choléra, pneumonie..., diarrhée et vomissements" : sept morts déclarés ce jour-là à Benaco [le journaliste traduit les propos d'un jeune réfugié qui tient sur un registre les causes de décès journaliers]. Un chiffre très faible pour un camp de réfugiés de cette taille. Mais le petit croque-mort sait bien lui aussi que si une épidémie éclatait ici, les morts se compteraient alors en centaines chaque jour [on voit des vaches Ankole au milieu du camp de réfugiés].

[Une humanitaire de Médecins sans frontières montre aux réfugiés comment prodiguer des soins : "Voilà, y'a un doigt qui tient le piston, hein. Et qui va pousser tout doucement. Le piston pour l'instant c'est le capuchon du stylo. Vous verrez que vous aurez vite l'habitude, hein. Bon là, j'peux pas

bien le faire avec le stylo, hein. Donc on injecte, on pousse le piston. Tout doucement. Et puis on retire l'aiguille. On masse un petit peu le bras et puis voilà. Ensuite les enfants entrent dans la tente. Ils vont passer à un petit poste. Mais si vous avez un peu de temps, c'est très important de dire à sa maman que c'est pour protéger l'enfant contre la rougeole. Et que la carte de vaccination qu'on lui remet est très [inaudible]. Elle doit suivre l'enfant [inaudible]."]

[Éric Monier :] Parmi eux de vrais infirmiers, diplômés. Mais la majorité n'a jamais touché une compresse de sa vie. Pas facile de suivre une formation, les 100 000 seringues acheminées par MSF sont encore sur la route. Et la vaccination de tous les enfants de six mois à 15 ans commence dans 48 heures.

[Jacques Franquin – responsable du HCR du camp –, entouré de deux collègues, explique aux bourgmestres réunis sous une tente : "Mais j'aimerais bien, s'il y a des problèmes, qu'ils soient reportés..., qu'ils soient reportés au HCR et qu'on voit ce qu'on peut faire dans..., pour..., euh, pour prendre [inaudible] contre ça".]

[Éric Monier :] Cellule de crise sous la tente du Haut-Commissariat aux réfugiés. La veille, un commando non identifié aurait kidnappé deux réfugiés. Tout le camp bruisse de rumeurs et les bourgmestres sont nerveux.

[Un bourgmestre du camp prend la parole devant ses collègues, dont Octavien Ngenzi : "On va essayer de mettre sur pied une structure cohérente de sécurité. Mais en attendant, de tels gens malintentionnés peuvent encore se présenter pour enlever nos gens. Moi je vous demande un conseil : nous allons encore permettre qu'ils prennent nos gens comme ça ? Ou nous allons opposer une certaine résistance à toute..., à toute équipe de gens qui vont se présenter, illégalement, pour nous prendre encore les gens ? Ils prennent nos frères et ils les..., de..., des..., à nos yeux. Ils s'en vont avec et nous..., nous ne nous réagissons pas. Je sais pas si nous allons rester sans réaction et [sourire]...".]

Jacques Franquin : "Je suis d'accord avec vous. Mais je crois qu'il faut être très clair avec eux et ne [inaudible]".

La scène suivante montre Jacques Franquin en train de répondre à une question d'Éric Monier : "Pendant les premières semaines les gens se sont installés dans le camp, ils ont pas eu le temps de penser à ça. Mais maintenant tous les sentiments qu'ils ont eu vont remonter à la surface et on peut avoir des phénomènes de revanche...".

Éric Monier : "On peut dire que dans ce camp y'a à la fois, euh..., des victimes et des bourreaux ?".

Jacques Franquin : "Oui, c'est sûr [une incrustation "Jacques Franquin, Responsable du camp - HCR" s'affiche en bas de l'écran]. C'est sûr. Euh, je suis sûr qu'ici y'a..., y'a des gens dans ce camp, qui vivent dans ce camp, et qui, euh..., étant au Rwanda, ont perpétré des crimes ou quoi que ce soit. Euh, y'en a d'autres qui ont été victimes. Et euh..., ben tout ça existe, il... C'est une ville, 200 000 personnes. C'est..., c'est une ville qui a aussi été sous un état de choc. Donc, euh, tout ça il faut..., faut essayer de le régler. Et je le dis encore une fois, de la manière la plus humanitaire possible. En tout cas pour le moment".]

[Éric Monier :] C'est vrai qu'ils sont nerveux les bourgmestres du camp et qu'on raconte de bien vilaines choses à leur sujet [on voit Octavien Ngenzi déambuler parmi les réfugiés] : qu'ils n'ont rien fait pour éviter les massacres, que certains d'entre eux étaient à la tête des hordes de tueurs.

[Éric Monier s'adressant à Octavien Ngenzi : "Vous-même, vous avez essayé d'arrêter ce..., ce massacre?"]

Octavien Ngenzi : "Oui, oui. Oui, oui. Oui, oui. Ah oui, oui. Beaucoup de gens en seraient témoins parce qu'ils me voyaient monter, descendre avec, euh..., les blessés vers l'hôpital. Mais...".

Éric Monier : "Et vous n'avez rien pu faire?"]

Octavien Ngenzi : "Euh..., non à l'hôpital ils étaient soignés! Eh oui".

Éric Monier : "Vous, vous avez..., vous avez peur pour, euh, votre vie? Vous..., vous craignez que y'ait des gens qui vous cherchent ou qui... essaient de se venger de telle ou telle chose?"]

Octavien Ngenzi : "Non, non. Je ne crains personne. Parce que... me venger contre quoi [ricanement]? Mes mains sont trop... claires [sourire]. Je n'ai jamais sali depuis ma naissance. Et la population en serait témoin, hein. Je suis sûr! J'en suis sûr et certain".]

[Éric Monier :] Pendant ce temps pour les ONG, la course contre la montre. Nouveau pari des trois sections d'MSF, France, Hollande, Espagne : vacciner 96 000 enfants en 10 jours [on voit des nourrissons et des enfants se faire vacciner à la chaîne et on entend des cris de bébé]. Les vacciner d'abord contre la rougeole. Chez nous une maladie infantine sinon bénigne, en tout cas maîtrisée. Ici un ennemi redoutable et sournois capable de tuer en quelques semaines des milliers d'enfants. L'occasion aussi de dépister les cas de malnutrition : ils sont encore rares mais leur nombre augmente [on voit des humanitaires de MSF mettre des bracelets en plastique à des enfants dénutris].

Des bénévoles de l'humanitaire et des professionnels de l'information [on

voit un journaliste interroger une humanitaire]. Des journalistes et des volontaires, deux mondes qui se méfient l'un de l'autre et qui cohabitent au milieu du malheur [on voit des reporters photographier des enfants réfugiés].

Benaco est indéniablement un succès médiatique, un succès indécent qui va sans doute les sauver tous. Les ONG l'avouent : les dons affluent pour les réfugiés rwandais.

Sebastião Salgado, le plus célèbre des photoreporters, est là lui aussi [on le voit en train de marcher dans le camp de réfugiés]. Mais son travail à lui s'inscrit dans la durée : cinq ou six ans consacrés aux réfugiés, immigrés, déplacés de toute sorte à travers le monde. Son regard, celui d'un homme révolté par les erreurs politiques des Occidentaux en Afrique.

[Sebastião Salgado, marchant dans le camp entouré d'enfants : "Il y a un flux tellement d'informations..., tellement immense d'informations qu'on pourrait presque dire qu'on a monté une industrie pour ces réfugiés. Une fois qu'on a..., qu'on a matérialisé les réfugiés, ça débarque une quantité de presse comme nous, on est là. Ça débarque une quantité d'ONG. Les ressources des Nations unies sont énormes ici pour 200 000 personnes dans ce camp. Mais quand on imagine la quantité des ressources qu'on emploie ici, on aurait pu peut-être l'employer un peu avant ! Pour que les soldats de l'ONU restent dans le Rwanda. Pour qu'on n'ait pas cassé [sic] le Rwanda comme on l'a cassé. Mais on n'avait pas de ressources ! Les ressources c'était pour la Bosnie, les ressources c'était peut-être pour le Mozambique. Mais aujourd'hui la quantité d'argent qu'on dépense ici dedans, elle est pête..., peut-être plus grande que celle qu'on devait dépenser pour maintenir le Rwanda en paix ! Et on l'a pas fait"].

[Éric Monier :] Au Rwanda il est déjà trop tard [gros plans sur des jeunes réfugiés]. En plein combats, le 21 avril dernier, l'Organisation des Nations unies, au nom de tous les pays du monde, a décidé de retirer la quasi-totalité de ses Casques bleus du Rwanda, laissant ce peuple à sa destinée. Le camp de Benaco n'est que l'une des conséquences de cette démission, la moins macabre [les noms des auteurs du reportage s'affichent à l'écran : "Eric Monier, Pierre-Laurent Constant, Vandy Muon, Anne d'Abrigeon"].